

Les mennonites en France

DIETHER GÖTZ LICHI

Les mennonites de France représentent de nos jours environ 2 000 membres, un nombre proche des mennonites baptisés en Suisse. Les mennonites de France tirent leurs origines des anabaptistes de Suisse qui sont venus par vagues successives pour s'installer sur des terres qui sont aujourd'hui en France¹. Ces migrations étaient causées par la persécution et les difficultés économiques.

Les premiers immigrants rencontrèrent un anabaptisme autochtone, déjà en place depuis les débuts de la Réforme, particulièrement dans les provinces d'Alsace et de Lorraine situées au nord-est de la France. Ces mouvements migratoires furent particulièrement forts après la guerre de Trente Ans du XVII^e siècle. À partir de 1653, des anabaptistes arrivèrent de Suisse, tout d'abord de la région de Zurich. Après 1671, environ soixante familles de la région de l'Oberland bernois les suivirent. Ils s'installèrent dans la plaine et dans la vallée de Sainte-Marie-aux-Mines, l'un des berceaux du mouvement amish, qui fut en 1693 le témoin de la naissance du « parti de Jacob Amman ».

En 1712, le roi de France expulsa toutes les personnes de religion non concordataire, ce qui provoqua d'autres migrations. Les immigrants se rendirent alors dans les régions de Montbéliard, de Lorraine, du duché des Deux-Ponts, de Salm, où des petites seigneuries étaient plus tolérantes. Quelques-uns retourneront ultérieurement dans la vallée qu'ils avaient quittée. En 1709, d'autres anabaptistes du Jura suisse s'installèrent en Franche-Comté, dans la région de Montbéliard.

Aujourd'hui malgré une grande disparité de noms parmi les mennonites français, les noms les plus communs attestent encore de leur

1. Pour comprendre l'histoire des mennonites de France, l'ouvrage de Jean Séguy est incontournable : *Les Assemblées anabaptistes-mennonites de France*, Paris, Mouton, 1977.

origine suisse comme Muller, Nussbaumer, Kauffmann, Goldschmidt, Widmer, Peterschmitt, Hege, Graber, Rich, Hirschler, Klopfenstein, Yoder, etc. Grâce à la citoyenneté qui leur fut accordée lors de la Révolution française, ces familles furent à nouveau en mesure d'investir dans des propriétés. Vers la fin du XIX^e siècle les derniers immigrants mennonites de Suisse se rendirent dans le Haut-Rhin en Alsace du Sud, particulièrement dans les régions de Pfastatt et d'Altkirch.

Développement politique

L'histoire des mennonites sur les terres françaises prit deux chemins différents. En un peu plus de deux générations, entre 1870 (la guerre franco-prussienne) et 1945 (la fin de la Seconde Guerre mondiale), les habitants de la région d'Alsace et d'une partie de la Lorraine changèrent de nationalité à quatre reprises. Après 1870, les assemblées alsaciennes, de caractère plutôt rural, se joignirent à la Conférence d'Allemagne du Sud, fondée en 1887 et eurent parfois des contacts étroits avec des assemblées de l'Union des assemblées mennonites allemandes (Verband deutscher Mennonitengemeinden), d'Allemagne du Sud-Est et du Palatinat. La Conférence d'Alsace-Lorraine fut fondée en 1896 à Muntzenheim. Les relations entre les familles les conduisirent à se rendre visite mutuellement et à faire de fréquents échanges de chaire. Après la Première Guerre mondiale, quand l'Alsace devint française une nouvelle fois, ces assemblées furent coupées des liens avec les assemblées d'Allemagne du Sud. De ce fait, elles se prirent elles-mêmes en charge. En 1925, elles fondèrent leur propre conférence, l'Association des Églises évangéliques mennonites (anabaptistes).

Un second groupe de mennonites s'était établi plus tôt dans les régions de Belfort-Montbéliard et dans une autre partie de la Lorraine. Le territoire dans lequel ils vivaient était français, et ils n'eurent pas à changer de nationalité. Ces mennonites exerçaient des professions tant urbaines que rurales et avaient adopté la langue française, déjà au cours du XIX^e siècle. Ceux qui arrivèrent dans le pays après 1815 de la partie suisse du Jura, gardèrent leur citoyenneté suisse et certains le font jusqu'à nos jours, ce qui s'avéra utile en temps de guerre.

Du fait des nouvelles frontières nationales après 1870, les assemblées d'expression française se retrouvèrent assez isolées les unes des autres. Cet isolement fut rompu lorsqu'ils formèrent une conférence pour embaucher des évangélistes itinérants. La Conférence mennonite française fut fondée à Épinal en 1901. Elle fut renouvelée à Belfort en 1908, et après la Première Guerre mondiale, en 1929.

Après une génération de développement parallèle des deux conférences de France, chacune avec ses particularités linguistiques, elles constatèrent qu'elles pouvaient entreprendre ensemble des actions missionnaires et sociales. Les deux conférences fusionnèrent en 1979-1980, pour former l'Association des Églises évangéliques mennonites de France (AEEMF). Cette union fut consolidée par le travail d'organisation de la XI^e Conférence mennonite mondiale qui se tint à Strasbourg en 1984, ainsi que par l'adoption naturelle de la langue française par la majorité des mennonites d'Alsace et de Lorraine. De nos jours l'AEEMF agit au travers de commissions variées : les jeunes, la mission, un engagement considérable dans le domaine social, la paix, Foi et Vie, les ministères. Tans les anciens, diacres et prédicateurs que les délégués de chaque assemblée de l'Association, se réunissent deux fois l'an dans leurs organes respectifs.

Migrations

Bien qu'il y eût différents groupes anabaptistes autochtones durant le temps de la Réforme, la plupart d'entre eux disparurent ou choisirent de se joindre à d'autres confessions ou émigrèrent. Les derniers représentants de ces familles anabaptistes d'origine alsacienne furent les Mangold, les Schmitt et les Habisch.

Beaucoup d'anabaptistes mennonites choisirent de ne pas rester en Alsace. La majorité fut amish et une proportion importante d'entre eux émigra en Amérique du Nord entre 1720 et 1850. Bien d'autres mennonites émigrèrent également dans le Nouveau Monde ou recherchèrent une nouvelle terre d'accueil à l'ouest des Vosges, même avant le schisme amish, vers la fin du XVII^e siècle. Cette migration continuelle non seulement réduisit le nombre des mennonites, mais également affaiblit leur capacité de survie. Comme toujours, les jeunes et les gens capables émigrèrent, alors que les plus âgés et les plus installés restaient. Le nombre des mennonites de France décru entre 1920 et 1950, passant de 5000 membres à 2500. Cette division par deux ne fut que partiellement due à l'émigration qui était largement achevée

Couple anabaptiste alsacien.



vers 1870. Pendant un temps relativement court, cette décroissance se poursuivit, mais dans les années 1970, la croissance reprit. De telle sorte qu'en 2007, l'union d'Églises comprenait 2 000 membres baptisés répartis en 31 assemblées.

Causes et conséquences spirituelles

L'émigration ne fut qu'une des raisons du déclin observé durant la deuxième partie du XIX^e siècle ; parmi les autres raisons, on trouve le légalisme, la perte d'identité théologique, une discipline de l'Église plus déficiente, l'augmentation des mariages mixtes, les destructions consécutives aux guerres, le transfert de membres vers d'autres Églises évangéliques, l'appauvrissement du contenu des sermons et la formation inadéquate des responsables de l'Église. Bien des pratiques traditionnelles avaient perdu leur signification et purent être transmises de manière convaincante aux plus jeunes. Bien que les normes chrétiennes fussent enseignées, elles n'étaient plus actualisées. La pra-

tique du lavement des pieds, selon Jean 13, qui avait été reprise par les amish, disparut dans la plupart des assemblées au cours du XIX^e siècle. Lorsque la France institua la conscription militaire obligatoire en 1829, les mennonites l'acceptèrent d'abord partiellement, puis les réticences diminuèrent. Ceux qui émettaient les objections les plus fortes émigrèrent vers l'Amérique.

La langue constitua également un problème au cours du XIX^e siècle, même si certains savaient parler deux voire trois langues : les sermons étaient donnés au début dans un dialecte germanique, le catéchisme, enseigné en allemand, alors que dans la vie quotidienne, on utilisait le français avec les voisins et amis. Finalement le catéchisme fut traduit en français. Ce décalage se manifesta d'abord en Lorraine et dans la région de Montbéliard. De surcroît, certaines convictions anabaptistes se perdirent, car les quelques prédicateurs qui cherchèrent à se former théologiquement, se rendirent à Sainte-Chrischona près de Bâle, à Nogent-sur-Marne près de Paris, à Emmaüs en Suisse romande ou dans des institutions qui, bien qu'évangéliques,

Hans Baecher/Bächer (ancien de l'assemblée mennonite du Hang de 1880 à 1887) et Madeleine Hung (1822-1893). Il faisait partie de la dernière génération d'Alsaciens qui portait des habits sans boutons et qui interdisait aux hommes de porter la moustache (comme le faisaient les soldats). Leurs enfants changèrent ces traditions comme l'illustrent les albums photographiques familiaux.



n'enseignaient pas les principes importants de l'anabaptisme, dont le témoignage pour la paix. Ici l'école biblique du Bienenberg jouera un rôle important, sur lequel nous reviendrons. Le nationalisme accepté sans beaucoup de critique au XIX^e siècle ne fut pas réellement remis en question avant la fin de la Seconde Guerre mondiale.

Le sociologue Jean Séguy est d'avis qu'à cause du démantèlement des assemblées et de la dispersion de nombreux membres, les mennonites français de 1900 souffraient d'un complexe d'infériorité et se considéraient eux-mêmes comme une secte : ils n'étaient plus à l'aise avec leur identité mennonite. Avec une telle image d'eux-mêmes et sans identité profondément enracinée dans l'enseignement du Christ, beaucoup glissèrent vers le matérialisme et la mondanité : pourquoi continuer à porter le fardeau d'être une minorité sectaire à l'intérieur d'une minorité protestante et dans un pays où la majorité était catholique et de plus en plus sécularisée ?

Entre réveil anabaptiste et réveil pentecôtiste

Deux facteurs importants aidèrent les mennonites français à répondre à la crise du XIX^e siècle :

- un mouvement de réveil entre 1890 et 1940,
- une redécouverte de l'héritage anabaptiste sous l'influence de mennonites d'Amérique du Nord qui débuta en 1919 et qui fut plus évidente après 1945.

À l'aube du XX^e siècle, l'une des dernières vagues du mouvement de Réveil, le mouvement de sainteté, a touché les mennonites français. Les dernières influences amish disparurent et favorisèrent le renouveau sur le plan individuel. Bien des assemblées connurent le Réveil. Jusqu'à cette époque, les assemblées perdaient des membres à cause de l'indifférence et de l'exode rural. Après l'arrivée du Réveil, on devint mennonite, non plus par la naissance, mais par la conversion à Jésus-Christ. Dans le passé, les enfants des familles mennonites étaient baptisés de façon presque automatique entre l'âge de 12 et 14 ans. Ce n'est plus le cas. De nos jours l'âge moyen des candidats au baptême se situe entre 17 et 20 ans.

Entre les deux guerres mondiales, certaines assemblées d'Alsace firent l'expérience d'un réveil de type pentecôtiste, qui les amena à reconsidérer leur pratique, mais contribua également à affaiblir la compréhension anabaptiste qu'ils avaient d'eux-mêmes. Émile Krémer (1895-1990) se convertit au contact de pentecôtistes suisses vers 1927

et endossa pleinement leur pratique et leurs idées théologiques. Il fut également l'un des responsables de l'assemblée de Colmar (1924) et de Sarrebourg (1927). Il désirait vivre le baptême du Saint-Esprit et exercer les signes qui en découlaient (parler en langues, prophétie, don d'opérer des miracles et des guérisons par l'imposition de mains). Il était également convaincu qu'il y aurait un réveil avant le retour du Christ en relation avec un enlèvement compris littéralement. Il reconnaîtra plus tard qu'il était allé trop loin avec ses convictions sur la guérison.

Un siècle plus tôt, les anabaptistes mennonites étaient connus pour leur expertise sur le plan agricole. Ils étaient aussi réputés pour leur prière, leurs soins et la guérison des malades, tant chez les humains que chez les animaux. Cette activité conduisit occasionnellement à des dérives de pensée magique, qui furent dénoncées par les prédicateurs revivalistes plutôt influencés par le mouvement de sainteté. Pierre Sommer, éditeur du journal mennonite *Christ Seul*, proposa une voie moyenne et accentua la conversion à Jésus-Christ, comme fruit de la justification, et le rôle du Saint-Esprit dans la vie quotidienne du chrétien et dans celle de l'Église. Pierre Sommer était également intéressé par l'histoire mennonite et intégrait des aspects de la théologie mennonite dans sa réinterprétation du mouvement de Réveil. Il fallait constamment redécouvrir cette voie moyenne et l'adapter aux nouvelles situations. Elle n'était pas toujours satisfaisante pour ceux qui quittaient leur assemblée et voulaient aller plus loin que la majorité des autres membres, dont certains avaient pourtant été touchés par le « Réveil ».

Après 1950, le mouvement pentecôtiste se diffusa largement dans l'est de la France et de nombreuses nouvelles assemblées pentecôtistes puis charismatiques s'implantèrent. Bien des mennonites trouvèrent un nouveau foyer spirituel dans ce type d'Églises et y exercèrent des responsabilités. Même de nos jours de jeunes membres d'Églises sont attirés par la spiritualité de ces assemblées et quittent l'Église mennonite.

Mais les mennonites français vécurent également un renouveau plus spécifiquement lié à la théologie anabaptiste. En 1950 *La Vision anabaptiste* de Harold Bender fut traduite en français². Certains, comme Pierre Widmer, firent des efforts constants pour introduire une théologie mennonite dans la théologie évangélique revivaliste plus récente et qui avait progressé dans les assemblées mennonites françaises.

2. Trad. Marthe Ropp, Montbéliard, Imprimerie de Metthez frères, 1950.

Entre 1980 et 2005, les Éditions mennonites publièrent environ 80 livrets dans les séries « Cahiers de Christ Seul », puis « Dossiers de Christ Seul ». Ces publications donnent accès à l'interprétation anabaptiste-mennonite de la Bible. Bien des évangéliques de France montrent un grand intérêt pour l'anabaptisme mennonite. Parallèlement la collection « Perspectives anabaptistes » permet d'accéder à des traductions de documents anabaptistes du XVI^e siècle et à la théologie dans une perspective mennonite. Elle est actuellement publiée par Excelsis, une maison d'édition évangélique. L'Association française d'histoire anabaptiste-mennonite (AFHAM) fut fondée en 1980. Depuis 1982, elle a régulièrement publié ses annuaires, sous le titre *Souvenance anabaptiste / Mennonitisches Gedächtnis* contenant des articles de recherche originale relative à l'histoire et à la théologie des anabaptistes-mennonites. Pour les mennonites de France, la redécouverte et les efforts de vulgarisation de la théologie, de l'histoire et des pratiques mennonites ont eu pour résultat de renforcer le sentiment d'appartenance à une fraternité particulière.

Le renouveau par le travail social et la mission

La première manifestation concrète d'une participation à *l'oikoumène* mennonite fut une contribution financière française en 1922 pour aider les mennonites russes qui souffraient de famine. Même si l'aide fut modeste, ils aidèrent également les Russes qui venaient trouver refuge en Allemagne. Lorsque des mennonites russes firent escale au port de Marseille, venant d'URSS *via* la Chine en 1931, et qu'ils traversèrent le pays en direction du Havre, Pierre Sommer, un ancien des mennonites de France, les accueillit. En 1934, lorsque d'autres se rendirent de Marseille à Bordeaux, ce fut à nouveau lui qui leur apporta de l'aide. Pierre Sommer représenta également les mennonites de France à la Conférence mennonite mondiale de Dantzig en 1930 et d'Amsterdam en 1936.

Le réveil des mennonites de France est dû à l'engagement inlassable de responsables mennonites d'orientation évangélique. Parmi les responsables, on peut nommer Pierre Sommer (1874-1952), prédicateur itinérant de la conférence mennonite française après 1927; Valentin Pelsy (1870-1925), ancien à Sarrebourg, Joseph Muller (1889-1984) de Toul et Pierre Widmer, de Montbéliard (1912-1999). Il faut signaler également l'élan donné aux assemblées mennonites françaises par l'œuvre du MCC dans la période après-guerre (après 1944). Le journal *Christ Seul* a aussi joué un rôle très important après 1901.